

Quatre heures à Chatila

Une photographie a deux dimensions, l'écran du téléviseur aussi, ni l'un ni l'autre ne peuvent être parcourus. D'un mur à l'autre d'une rue, arqués ou arc-boutés, les pieds poussant un mur et la tête s'appuyant à l'autre, les cadavres, noirs et gonflés, que je devais enjamber étaient tous palestiniens et libanais. Pour moi comme pour ce qui restait de la population, la circulation à Chatila et à Sabra ressembla à un jeu de saute-mouton. Un enfant mort peut quelquefois bloquer les rues, elles sont si étroites, presque minces et les morts si nombreux. Leur odeur est sans doute familière aux vieillards : elle ne m'incommodait pas. Mais que de mouches. Si je soulevais le mouchoir ou le journal arabe posé sur une tête, je les dérangeais. Rendues furieuses par mon geste, elles venaient en essaim sur le dos de ma main et essayaient de s'y nourrir.

La photographie ne saisit pas les mouches, ni l'odeur blanche et épaisse de la mort. Elle ne dit pas non plus les sauts qu'il faut faire quand on va d'un cadavre à l'autre.

Si l'on regarde attentivement un mort, il se passe un phénomène curieux : l'absence de vie dans ce corps équivaut à une absence totale du corps ou plutôt à son recul ininterrompu. Même si on s'en approche, croit-on, on ne le touchera jamais. Cela si on le contemple. Mais un geste fait en sa direction, qu'on se baisse près de lui, qu'on déplace un bras, un doigt, il est soudain très présent et presque amical.

L'amour et la mort. Ces deux termes s'associent très vite quand l'un est écrit. Il m'a fallu aller à Chatila pour percevoir l'obscénité de l'amour et l'obscénité de la mort. Les corps, dans les deux cas, n'ont plus rien à cacher : postures, contorsions, gestes, signes, silences mêmes appartiennent à un monde et à l'autre. Le corps d'un homme de trente à trente-cinq ans était couché sur le ventre. Comme si tout le corps n'était qu'une vessie en forme d'homme, il avait gonflé sous le soleil et par la chimie de décomposition jusqu'à tendre le pantalon qui risquait d'éclater aux fesses et aux cuisses. La seule partie du visage que je pus voir était violette et noire. Un peu plus haut que le genou, la cuisse repliée montrait une plaie, sous l'étoffe déchirée. Origine de la plaie : Une baïonnette, un couteau, un poignard ? Des mouches sur la plaie et autour d'elle. La tête plus grosse qu'une pastèque – une pastèque noire. Je demandai son nom, il était musulman.

B – Qui est-ce ?

A – Palestinien, me répondit en français un homme d'une quarantaine d'années. Voyez ce qu'ils ont fait.

Il tira sur la couverture qui couvrait les pieds et une partie des jambes. Les mollets étaient nus, noirs et gonflés. Les pieds, chaussés de brodequins noirs, non lacés, et les chevilles des deux pieds étaient serrées, et très fortement, par le nœud d'une corde solide – sa solidité était visible – d'environ trois mètres de long, que je disposai afin que madame S. (américaine) puisse photographier avec précision. Je demandai à l'homme de quarante ans si je pouvais voir le visage.

A – Si vous voulez, mais voyez-le vous-même. Vous voulez m'aider à tourner sa tête ?

B – Non.

B – L'a-t-on tiré à travers les rues avec cette corde ?

A – Je ne sais pas, monsieur.

B – Qui l'a lié ?

A – Je ne sais pas, monsieur.

B – Les gens du commandant Haddad ?

A – Je ne sais pas.

B – Les israéliens ?

A – Je ne sais pas.

B – Vous le connaissez ?

A – Oui.

B – Vous l’avez vu mourir ?

A – Oui.

B – Qui l’a tué ?

A – Je ne sais pas.

B – Vous le connaissiez ?

A – Oui.

B – Vous l’avez vu mourir ?

A – Oui.

B – Qui l’a tué ?

A – Je ne sais pas.

Il s’éloigna du mort et de moi assez vite. De loin il me regarda et il disparut dans une ruelle de traverse.

Quelle ruelle prendre maintenant ? J’étais tiraillé par des hommes de cinquante ans, par des jeunes gens de vingt, par deux vieilles femmes arabes, et j’avais l’impression d’être au centre d’une rose des vents, dont les rayons contiendraient des centaines de morts.

Au milieu, auprès d’elles, de toutes les victimes torturées, mon esprit ne peut se défaire de cette « vision invisible » : le tortionnaire comment était-il ? Qui était-il ? Je le vois et je ne le vois pas. Il me crève les yeux et il n’aura jamais d’autre forme que celle que dessinent les poses, postures, gestes grotesques des morts travaillés au soleil par des nuées de mouches.

Trois jeunes gens m’entraînent dans une ruelle.

A – Entrez, monsieur, nous on vous attend dehors.

La première pièce était ce qui restait d’une maison de deux étages. Pièce assez calme, accueillante même, un essai de bonheur, peut-être un bonheur réussi avait été fait avec des restes, avec ce qui survit d’une mousse dans un pan de mur détruit, avec ce que je crus d’abord être trois fauteuils, en fait trois sièges d’une voiture (peut-être d’une mercédès au rebut), un canapé avec des coussins taillés dans une étoffe à fleurs de couleurs criardes et de dessins stylisés, un petit poste de radio silencieux, deux candélabres éteints. Pièce assez calme, même avec le tapis de douilles... Une porte battit comme s’il y avait un courant d’air. J’avançais sur les douilles et je poussai la porte qui s’ouvrait dans le sens de l’autre pièce, mais il me fallut forcer : Le talon d’un soulier à tige l’empêchait de me laisser le passage, talon d’un cadavre couché sur le dos, près de deux autres cadavres d’hommes couchés sur le ventre, et reposant tous sur un autre tapis de douilles de cuivre. Je faillis plusieurs fois tomber à cause d’elles.

Au fond de cette pièce, une autre porte était ouverte, sans serrure, sans loquet. J’enjambai les morts comme on franchit des gouffres. La pièce contenait, entassés sur un seul lit, quatre cadavres d’hommes, l’un sur l’autre, comme si chacun d’eux avait eu la précaution de protéger celui qui était sous lui ou qu’ils aient été saisis par un rut érotique en décomposition. Cet amas de boucliers sentait

fort, il ne sentait pas mauvais. L'odeur et les mouches avaient, me semblait-il, l'habitude de moi. Je ne dérangeais plus rien de ces ruines et de ce calme.

B - Dans la nuit de jeudi à vendredi, durant celles de vendredi à samedi et samedi à dimanche, personne ne les a veillés, pensai-je.

Et pourtant il me semblait que quelqu'un était passé avant moi près de ces morts et après leur mort. Les trois jeunes gens m'attendaient assez loin de la maison, un mouchoir sur les narines.

C'est alors, en sortant de la maison, que j'eus comme un accès de soudaine et légère folie qui me fit presque sourire. Je me dis qu'on n'aurait jamais assez de planches ni de menuisiers pour faire des cercueils. Et puis, pourquoi des cercueils ? Les morts et les mortes étaient tous musulmans qu'on couvrait dans des linceuls. Quels métrages il faudrait pour ensevelir tant de morts ? Et combien de prières. Ce qui manquait en ce lieu, je m'en rendis compte, c'était la scandale des prières.

A – Venez, monsieur, venez vite.

Il est temps d'écrire que cette soudaine et très momentanée folie qui me fit compter des mètres de tissu blanc donna à ma démarche une vivacité presque allègre, et qu'elle fut peut-être causée par la réflexion, entendue la veille, d'une amie palestinienne.

A – J'attendais qu'on m'apporte mes clés (quelles clés : de sa voiture, de sa maison, je ne sais plus que le mot clés), un vieil homme est passé en courant.

B – Où vas-tu ?

A – Chercher de l'aide. Je suis le fossoyeur. Ils ont bombardé le cimetière. Tous les os des morts sont à l'air. Il faut m'aider à ramasser les os.

Ici, dans les ruines de Chatila, il n'y a plus rien. Quelques vieilles femmes, muettes, vite refermées sur une porte où un chiffon blanc est cloué. Des feddayin, très jeunes, j'en rencontrerai quelques-uns à Damas.

Le choix que l'on fait d'une communauté privilégiée, en dehors de la naissance alors que l'appartenance à ce peuple est native, ce choix s'opère par la grâce d'une adhésion non raisonnée, non que la justice n'y ait sa part, mais cette justice et toute la défense de cette communauté se font en vertu d'un attrait sentimental, peut-être même sensible, sensuel ; je suis français, mais entièrement, sans jugement, je défends les Palestiniens. Ils ont le droit pour eux puisque je les aime. Mais les aimerais-je si l'injustice n'en faisait pas un peuple vagabond ?

La population âgée des camps était misérable, elle le fut peut-être aussi en Palestine mais la nostalgie y fonctionnait d'une façon magique. Elle risque de rester prisonnière des charmes malheureux des camps. Il n'est pas sûr que cette fraction palestinienne les quitte avec regret. C'est en ce sens qu'un extrême dénuement est passiste. L'homme qui l'aura connu, en même temps que l'amertume aura connu une joie extrême, solitaire, non communicable. Les camps de Jordanie, accrochés à des pentes pierreuses sont nus, mais à leur périphérie il y a des nudités plus désolées : baraquements, tentes trouées, habitées de familles dont l'orgueil est lumineux. C'est ne rien

comprendre au cœur humain que nier que des hommes peuvent s'attacher et s'enorgueillir de misères visibles et cet orgueil est possible car la misère visible a pour contrepoids une gloire cachée.

La solitude des morts, dans le camp de Chatila, était encore plus sensible parce qu'ils avaient des gestes et des poses dont ils ne s'étaient pas occupés. Morts n'importe comment. Morts laissés à l'abandon. Cependant, dans le camp, autour de nous, toutes les affections, les tendresses, les amours flottaient, à la recherche des Palestiniens qui n'y répondraient plus.

- Comment dire à leurs parents, qui sont partis avec Arafat, confiants dans les promesses de Reagan, de Mitterrand, de Pertini, qui les avaient assurés qu'on ne toucherait pas à la population civile des camps ? Comment dire qu'on a laissé massacrer les enfants, les vieillards, les femmes, et qu'on abandonne leurs cadavres sans prières ? Comment leur apprendre qu'on ignore où ils sont enterrés ?

Les massacres n'eurent pas lieu en silence et dans l'obscurité. Eclairées par les fusées lumineuses israéliennes, les oreilles israéliennes étaient, dès le jeudi soir, à l'écoute de Chatila. Quelles fêtes, quelles bombances se sont déroulées là où la mort semblait participer aux joyeusetés des soldats ivres de vin, ivres de haine, et sans doute ivres de la joie de plaire à l'armée israélienne qui écoutait, regardait, encourageait, taçait. Je n'ai pas vu cette armée israélienne à l'écoute et à l'œil. J'ai vu ce qu'elle a fait.

Il faut bien savoir que les camps palestiniens de Chatila et de Sabra, c'est des kilomètres et des kilomètres de ruelles très étroites – car, ici, même les ruelles sont si maigres, si squelettiques parfois que deux personnes ne peuvent avancer que si l'une marche de profil – encombrée de gravats, de parpaings, de briques, de guenilles multicolores et sales, et la nuit, sous la lumière des fusées israéliennes qui éclairaient les camps, quinze ou vingt tireurs, même bien armés, n'auraient pas réussi à faire cette boucherie. Les tueurs ont opéré, mais nombreux, et probablement des escouades de tortionnaires qui ouvraient des crânes, tailladaient des cuisses, coupaient des bras, des mains et des doigts, traînaient au bout d'une corde des agonisants entravés, des hommes et des femmes vivants encore puisque le sang a longtemps coulé des corps, à tel point que je ne pus savoir qui, dans le couloir d'une maison, avait laissé ce ruisseau de sang séché, du fond du couloir où était la mare jusqu'au seuil où il se perdait dans la poussière. Était-ce un Palestinien ? Une femme ? Un phalangiste dont on avait évacué le corps ?

De Paris, surtout si l'on ignore la topographie des camps, on peut en effet douter de tout. On peut laisser Israël affirmer que les journalistes de Jérusalem furent les premiers à annoncer le massacre. En direction des pays arabes et en langue arabe comment le dirent-ils ? En langue anglaise et en français, comment ? Et précisément quand ? Quand on songe aux précautions dont on s'entoure en Occident dès qu'on constate un décès suspect, les empreintes, l'impact des balles, les autopsies et contre-expertises ! A Beyrouth, à peine connu le massacre, l'armée libanaise officiellement prenait en charge les camps et les effaçait aussitôt, les ruines des maisons comme celles des corps. Qui ordonna cette précipitation ? Après pourtant, cette affirmation qui courut le monde : chrétiens et musulmans se sont entretués, et après que les caméras eurent enregistré la férocité de la tuerie.

Interrompue un moment ma description de Chatila doit se terminer. Voici les morts que je vis en dernier, le dimanche, vers deux heures de l'après-midi, quand la Croix-Rouge internationale entra avec ses bulldozers. L'odeur cadavérique ne sortait ni d'une maison ni d'un supplicié : mon corps, mon être semblait l'émettre. Dans une rue étroite, dans un redan de mur en arête, j'ai cru voir un boxeur noir assis par terre, rieur, étonné d'être K.O. Personne n'avait eu le courage de lui fermer les paupières,

ses yeux exorbités, de faïence très blanche, me regardaient. Il paraissait déconfit, le bras levé, adossé à cet angle du mur. C'était un Palestinien, mort depuis deux ou trois jours. Si je l'ai pris d'abord pour un boxeur nègre, c'est que sa tête était énorme, enflée et noire, comme toutes les têtes et tous les corps, qu'ils soient au soleil ou à l'ombre des maisons. Je passai près de ses pieds. Je ramassai dans la poussière un dentier de mâchoire supérieure que je posai sur ce qui restait des montants d'une fenêtre. Le creux de sa main tendue vers le ciel, sa bouche ouverte, l'ouverture de son pantalon où manquait la ceinture : autant de ruches où les mouches se nourrissaient.

Je franchis un autre cadavre, puis un autre. Dans cet espace de poussière, entre les deux morts, il y avait enfin un objet très vivant, intact dans ce carnage, d'un rose translucide, qui pouvait encore servir : la jambe artificielle, apparemment en matière plastique, et chaussée d'un soulier noir et d'une chaussette grise. En regardant mieux, il était clair qu'on l'avait arrachée brutalement à la jambe amputée, car les courroies qui habituellement la maintenaient à la cuisse, toutes étaient rompues.

Cette jambe artificielle appartenait au deuxième mort. Celui de qui je n'avais vu qu'une jambe et un pied chaussé d'un soulier noir et d'une chaussette grise.

Dans la rue perpendiculaire à celle où j'ai laissé les trois morts, il y en a un autre. Il ne bouchait pas complètement le passage, mais il se trouvait couché au début de la rue, de sorte que je dus le dépasser et me retourner pour voir ce spectacle : assis sur une chaise, entourée de femmes et d'hommes encore trop jeunes qui se taisaient, sanglotait une femme – vêtements de femme arabe – qui me parut avoir seize ou soixante ans. Elle pleurait son frère dont le corps barrait presque la rue. Je vins près d'elle. Je regardai mieux. Elle avait une écharpe nouée sur le cou. Elle pleurait, elle se lamentait sur la mort de son frère, à côté d'elle. Son visage était rose – un rose d'enfant, à peu près uniforme, très doux, tendre – mais sans cils ni sourcils, et ce que je croyais rose n'était pas l'épiderme mais le derme bordé par un peu de peau grise. Tout le visage était brûlé. Je ne puis savoir par quoi, mais je compris par qui.

Aux premiers morts, je m'étais efforcé de les compter. Arrivé à douze ou quine, enveloppé par l'odeur, par le soleil, butant dans chaque ruine, je ne pouvais plus, tout s'embrouillait.

A Chatila, beaucoup sont morts et mon amitié, mon affection pour leurs cadavres pourrissants était grande aussi parce que je les avais connus. Noircis, gonflés, pourris par le soleil et la mort, ils restaient des feddayin.

Vers les deux heures de l'après-midi, dimanche, trois soldats de l'armée libanaise, fusil pointé, me conduisirent à une jeep où somnolait un officier. Je lui demandai :

B – Vous parlez français ?

A – English.

La voix était sèche, peut-être parce que je venais de le réveiller en sursaut.

Il regarda mon passeport. Il dit, en français :

A – Vous venez de là-bas ? (Son doigt montrait Chatila.)

B – Oui.

A – Et vous avez vu ?

B – Oui.

A – vous allez l'écrire ?

B – Oui.

Il me rendit le passeport. Il me fit signe de partir. Les trois fusils s'abaissèrent. J'avais passé quatre heures à Chatila. Il restait dans ma mémoire environ quarante cadavres. Tous – je dis bien tous – avaient été torturés, probablement dans l'ivresse, dans les chants, les rires, l'odeur de la poudre et déjà de la charogne.

A l'avènement des Mérovingiens tirés par des bœufs, pendant que saint Jean de Patmos sous les oliviers enculait un jeune Grec avant de retoucher l'Apocalypse,
A la décapitation du Chinois Lao-Tang qui avait vingt ans quand il se révolta contre un seigneur de la guerre,

Lors de la vision que ne connut jamais Balthazar mais qui lui fut rapportée par un de ses vieux esclaves qui voulait le faire chanter,

Quand l'Esprit flottait sur les eaux, sur les eaux sans roseaux, sans nénuphars, sans libellules, sans marins-pêcheurs, sans plancton,

J'étais et je n'étais pas !

Quand on empalait un esclave affamé qui n'avait pas bandé devant Théodora, quand on l'empalait sous les remparts de Byzance, puisqu'inconnu de tous il cherchait de vieilles peaux d'orange noyée de pisse sous des murs du cirque,

Quand les continents prenaient la décision de s'écarter les uns des autres, permettant que soit créé le mot continent,

A la naissance, à la mort du dieu d'amour,

Lors des premières semailles par un vent de printemps,

Au triomphe des Scythes, à la course des Huns, aux victoires musulmanes,

Dans le regard affamé d'un enfant nippon sous le premier cerisier,

Dans les casernes de Frédéric II quand un de ses soldats fut piétiné, écrasé, laissé en bouillie de viande et de sang, par trois chevaux délicats,

J'étais et je n'étais pas !

Pour voir tomber la première neige sur l'Alcazar,

A l'une des premières chasses nocturnes à la panthère dans des lianes africaines,

Sous l'ombre de la croix projetant vers le soir et sur la terre l'ombre d'un doute,

Sur le vaisseau amiral de je ne sais qui lors de la seconde croisade,

Quand furent creusées les fondations du premier temple inca,

Près de l'homme ou en lui, on découvre pour la première fois l'éclat du cuivre fondu, le poids d'un ovale plombé, la douleur devant la mort.

J'étais et je n'étais pas !